Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses

Résumé des conférences et travaux

120 | 2013

**Annuaire de l'EPHE, section des Sciences religieuses
(2011-2012)**

Histoire et doctrines du christianisme latin (Antiquité tardive)

Histoire et doctrine du christianisme latin (Antiquité tardive)

Conférences de l'année 2011-2012

Michel-Yves Perrin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/asr/1165>

DOI : 10.4000/asr.1165

ISSN : 1969-6329

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2013

Pagination : 133-138

ISSN : 0183-7478

Référence électronique

Michel-Yves Perrin, « Histoire et doctrine du christianisme latin (Antiquité tardive) », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [En ligne], 120 | 2013, mis en ligne le 02 juillet 2013, consulté le 21 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/asr/1165> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/asr.1165>

Tous droits réservés : EPHE

I. Les *Fragmenta historica* d'Hilaire de Poitiers, suite (1^{er} semestre)

Ont d'abord été examinées les lettres d'exil de Libère de Rome (B VII 7-11 et B III 1). On sait combien depuis le XVIII^e siècle, et particulièrement au tournant du XIX^e s., dans le contexte de l'élaboration du dogme de l'infailibilité du pontife romain, et subséquemment de la réception de la définition de Vatican I, l'authenticité de ce dossier de textes a pu être un temps débattu. On s'est attaché d'abord à la traduction et à un premier commentaire de ces documents avant d'envisager les disputes historiographiques les concernant depuis la *Dissertation critique sur le pape Libère* (Delusseux, Paris 1726 ; 2^e éd., *ibid.*, 1736) du chanoine de Soissons Pierre Corgne (1700-1781) jusqu'à la trop subtile hypothèse (dans *Mélanges de science religieuse*, 1, 1944) du chanoine, récemment promu au rang de prince du canular posthume, Palémon Glorieux (1892-1979). La lettre *Studentis paci* (B III 1), qui peut sembler poser des problèmes singuliers, a été l'objet d'un examen attentif : son authenticité ne paraît guère pouvoir être mise en doute. On a ensuite étudié une première section des documents relatifs au concile de Rimini (A VIII-IX et A V-VI) à l'aide des études de Yves-Marie Duval reprises dans son recueil d'articles *L'Extirpation de l'Arianisme en Italie du Nord et en Occident* (Aldershot, 1998), et de la thèse de Winrich Löhr, *Die Entstehung der homöischen und homöusianischen Kirchenparteien. Studien zur Synodengeschichte des 4. Jahrhunderts* (Bonn 1986). Lors de son séjour à Heidelberg, le directeur d'études a pu consulter, grâce à la grande amabilité du professeur Löhr, la très rare dissertation de John Fleming, *A Commentary on the So-called « Opus historicum » of Hilary of Poitiers* (Durham University, 1951). Le travail sur les *Fragmenta historica*, entrepris en collaboration avec Patrick Descourtieux, sera poursuivi en 2012-2013.

II. Violence et assemblées conciliaires dans l'Antiquité tardive (2^e semestre)

L'étude des violences religieuses occupe une place de plus en plus grande dans l'historiographie contemporaine qui obéit plus que jamais au mot de Benedetto Croce (1866-1952) : « ogni vera storia è storia contemporanea [...] perché è evidente che solo un interesse della vita presente ci può muovere a indagare un fatto passato ; il quale, in quanto si unifica con l'interesse della vita presente, non risponde a un interesse passato, ma presente » (*Teoria e storia della storiografia*, 5^e éd., Bari 1943). Il est symptomatique que l'une des plus récentes tentatives de synthèse sur la question de la violence des chrétiens dans l'Antiquité tardive, celle de Michael Gaddis (*There is no crime for those who have Christ. Religious violence in the Christian Roman Empire*, Berkeley 2005), fasse précisément référence, dans ses considérants, au 11 septembre 2001 : à travers l'analyse d'antiques violences, ce

serait toujours des violences contemporaines qu'il s'agirait de parler, pour essayer de les rendre intelligibles. La publication quasi simultanée, en 2011, en France d'un *Dictionnaire de la violence* (Paris) et en Angleterre d'un *Blackwell Companion to Religion and Violence* (Oxford), en est un témoignage parmi d'autres.

Dès l'introduction historiographique à la conférence – du classique et toujours influent *Decline and Fall of the Roman Empire* de Gibbon au récent *Violence and Belief in Late Antiquity. Militant Devotion in Christianity and Islam* de Thomas Sizgorich (Philadelphie 2009) –, le directeur d'études a clairement indiqué qu'il entendait traiter de cette question selon des principes wébériens de « neutralité axiologique ». Cela implique entre autres de se déprendre de toute vision essentialiste du christianisme, que ce soit pour dénoncer dans la violence de chrétiens une trahison et une déviation du message de Jésus de Nazareth, ou au contraire y voir la résultante nécessaire d'un exclusivisme chrétien. Il s'agit de rendre compte de violences liées à la réunion de conciles dans leur inamissible singularité. On a noté dès l'abord que la notion même de violence a des contours mal définis, « un concept insaisissable » selon l'expression de Claude Gauvard (*Violence et ordre public au Moyen Âge*, Paris 2005), dès lors que l'on quitte le domaine des violences de guerre ou des violences réprimées par l'État. C'est là une déploration fréquente sous la plume des historiens de la violence, quelle que soit la période envisagée. On est conduit à privilégier une définition empirique du phénomène telle celle que propose Gaddis : « an use or display of power which others consider to be wrong or hurtful, or which transgresses their ethical or moral norms ». Il faut enfin préciser que l'historiographie spécifiquement consacrée aux violences dans un cadre conciliaire reste singulièrement limitée et se concentre pour l'essentiel sur les conciles d'Éphèse I (431), Éphèse II (449) et Chalcédoine (451) ; tel est, par exemple, le cas du chapitre VIII du volume de Gaddis. Or ce phénomène n'est intelligible que replacé dans un cadre plus large, à la fois chronologiquement et thématiquement – on ne peut se contenter de prendre en considération les seules assemblées dites « œcuméniques » –, qui seul est susceptible de favoriser la mise en évidence de quelques points nodaux et de traits structurels. C'est pourquoi on a décidé, sans viser nullement à l'exhaustivité ni examiner chaque concile de l'antiquité tardive, pour lequel des violences de toutes sortes sont incriminées et documentées, de traiter à nouveaux frais des III^e-V^e s., en partie en un discret dialogue critique avec l'ouvrage de Gaddis.

Un premier point a dès l'abord été mis en évidence : de Drake (*Past and Present* 53 [1996], p. 3-36) à Gaddis, l'histoire des violences chrétiennes, entendons des violences commises par des chrétiens, commencerait avec Constantin. On a déjà fait valoir, il y a plus de dix ans (*Antiquité tardive* 9 [2001]), que tel n'était pas le cas. Par conséquent il convient de se déprendre d'un puissant schème historiographique, qui en dernier ressort remonte à la vieille dénonciation du règne de Constantin comme début de la corruption du christianisme, et qui entend lier émergence des violences entre chrétiens et reconnaissance étatique d'une « Église catholique ». Mais dans le même temps il faut noter que les mentions de violences intracommunautaires connaissent une brusque croissance au lendemain du Pont Milvius, dans le contexte des prodromes du schisme donatiste. On est par ailleurs revenu rapidement sur

l'entrée dans le droit public des catégories chrétiennes d'orthodoxie et d'hérésie, sur l'invention de nouveaux délits religieux issue de l'intervention de l'empereur dans la régulation de l'unité ecclésiale, et sur la mise en œuvre d'une répression spécifiquement liée aux réunions conciliaires (exil suivant une déposition).

Ce sont surtout les conciles réunis sur ordre de l'empereur, de manière donc extraordinaire, et généralement pour tenter de régler une situation de crise, qui sont documentés pour avoir été le théâtre de violences entre chrétiens. Dans la configuration des sources aujourd'hui disponibles, le concile de Tyr (335) réuni pour débattre du cas d'Athanase apparaît comme un tournant : la synodale pro-athanasienne du concile d'Alexandrie de 338 (*apud* Athanase, *Apologia secunda* 8, 3) dénonce la présence à Tyr de hauts fonctionnaires qui encadraient les débats et de soldats postés aux portes de la salle de réunion, et voit dans ces mesures d'ordre public (cf. Sozomène, *HE* II, 25, 13 : « les accusateurs et la foule qui entourait le tribunal hurlaient qu'il fallait par tout moyen chasser Athanase comme sorcier ») des pressions et contraintes exercées sur les évêques. Le thème est récurrent dans la littérature pro-athanasienne (*ibid.*, 10, 1-3 ; 71, 2 ; etc.) ; par contraste le concile de Rome de l'hiver 340/341, réuni par l'évêque Jules de sa propre initiative, est présenté comme libre de toute présence de représentants de l'empereur (Athanase, *Historia arianorum* 11, 2 ; 29, 2 ; etc.). Peut-être est-ce cette polémique qui a incité Eusèbe de Césarée, dans sa *Vie de Constantin*, à insister sur l'absence de tout homme en armes dans l'enceinte du concile de Nicée en 325 pour accompagner Constantin, « qui n'était plus protégé que par la crainte de Dieu » (I, 44, 2 ; III, 10, 2). Dans tous les cas, il n'y aura désormais pratiquement plus de conciles impériaux sans hauts fonctionnaires ni déploiement militaire. Cela permettait le cas échéant aux autorités publiques d'exercer des pressions sur les évêques réunis, ne serait-ce qu'en leur refusant le droit de rentrer chez eux tant qu'ils ne s'étaient pas ralliés aux décisions attendues ou suggérées, comme on le voit lors du concile de Rimini en 359 (cf. lettre *Iubente deo* des évêques nicéens à Constance II *apud* Hilaire de Poitiers, *Collectanea antiariana parisina* A V 1, 3 ; cf. Sulpice Sévère, *Chroniques* II, 44). Le retournement des légats nicéens dépêchés auprès de l'empereur à Constantinople, moyennant une alternance de séductions et de menaces, fut un autre moyen de pression (cf. Faustin et Marcellin, *Libellus precum* 16).

La documentation relative au concile d'Aquilée, réuni en 381 sous la présidence d'Ambroise de Milan pour déposer les derniers évêques antinicéens d'Occident, permet à l'analyse historique de franchir un saut qualitatif, puisque, pour la première fois, des actes conciliaires sont en partie conservés, et mieux encore, un commentaire critique issu de la minorité est disponible, en l'occurrence les « scolies », comme les a dénommées Roger Gryson, dues à Palladius de Ratiaria.

Palladius qualifie la réunion d'*evidens et publicum latrocinium* (SC 267, p. 284). Cette désignation qui préfigure celle qu'appliquera Léon le Grand (ACO II, 4, 51) au concile réuni à Éphèse en 449, ce qui pour le moins n'a guère été noté, repose sur plusieurs griefs : 1) la transformation subreptice d'une discussion privée en concile avec un net déséquilibre des forces (p. 274 ; cf. *Actes* § 47 et 51, où Palladius demande la présence d'*auditores*) ; 2) un usage inapproprié des sténographes (p. 282 : « brusquement, sans avoir égard à rien, tu as ordonné à vos clercs connaissant la

sténographie, que vous aviez placés derrière leurs dos – *scil.* de la minorité – pour épier et prendre au vol des paroles prononcées sans arrière-pensée, de s'avancer au milieu de l'assemblée, afin d'extorquer par des moyens d'intimidation dignes d'un censeur, à l'instar d'une autorité publique, ce qui t'avait été refusé avec raison à titre privé » ; cf. *Actes* § 43 – Palladius à Ambroise – : *non tibi respondeo quia quaecumque ego dixi non sunt scripta. Vestra tantummodo scribuntur verba, non vobis respondeo* – cf. § 69 – d'où l'admission des *exceptores* de Palladius) ; 3) l'usage de la contrainte physique pour retenir Palladius et Secundinianus (p. 284 : « aussi, voyant cela, ceux-ci, comme tu sais, se sont levés immédiatement pour échapper à votre insidieux complot [...], mais vous, tout aussitôt, portant la main sur eux, vous avez cru devoir les retenir, avec une telle précipitation que vous les avez bousculés d'une manière offensante, témoignant cette fois de sentiments franchement hostiles. Et pour ouvrir la voie à la machine de guerre échafaudée sur cette base, vous avez ordonné sans désespérer, en dépit de leur refus, de reprendre à nouveau la lecture de la lettre [d'Arius] » ; cf. *Actes* § 38) ; 4) la violence verbale (*ibid.* : « tu as crié « anathème » avec des hurlements féroces » ; cf. p. 286 ; p. 300 : lecteurs et *ministri* crient : « *canitiam execrandam ; senectum abominabilem* ») ; 5) exigence d'une signature manifestant une abjuration (p. 294) ; 6) caractère expéditif de la procédure (p. 300 : « moins d'une heure », en fait quelques heures) ; 7) refus d'accorder la parole (p. 300 : Ambroise s'écrit : *Porro taceat* !).

Les griefs de Palladius permettent d'isoler quelques points nodaux de la procédure conciliaire où la violence peut être estimée pouvoir se déployer : 1) convocation des évêques et non-respect des usages établis ; 2) sténographie des débats et ses possibles manipulations ; 3) distribution de la parole et sa confiscation ; 4) acclamations et violences verbales ; 5) contrainte physique. Il serait facile d'appliquer cette grille d'analyse aux cas bien connus des sessions des conciles d'Éphèse I, Éphèse II et de Chalcédoine.

Le résultat de ces recherches a été exposé lors d'une table-ronde réunie au monastère de Bose en juillet 2012. On en pourra lire le texte dans les Actes de ces journées d'étude.

III. Les descriptions d'édifices de culte chrétiens dans les sources littéraires et épigraphiques de l'Antiquité tardive (séminaire de Master)

On a proposé une lecture commentée d'un certain nombre de sources littéraires et épigraphiques, soit successivement l'épithaphe de Marcus Iulius Eugenius, évêque de *Laodicea Combusta* (*MAMA*, I, 170) assignée aux années 340 (voir *PCBE*. 3. Asie, s. v. Eugenios 1 ; J. Dresken-Weiland dans la revue *Jahrbuch für Antike und Christentum* 48-49 [2005-2006]), et, en parallèle, une inscription traditionnellement attribuée à Saint-Paul hors-les-murs (Rome) et qui remonterait au VII^e s. (voir la notice que nous avons donnée sur ce texte dans *AE*, 2009, 137b) ; le discours qu'Eusèbe de Césarée a prononcé lors de l'inauguration de la basilique de Tyr entre 314 et 321 (*Histoire ecclésiastique* X, 4) – on a lu en parallèle le chapitre 12 des *Progymnasmata* d'Aphthonios dans l'édition de Michel Patillon – ; la lettre 25 de Grégoire de Nysse, et l'abondante littérature qu'elle a suscitée ; enfin la

lettre 32 de Paulin de Nole et les *carmina* 18, 27 et 28, avec les études de Gaëlle Herbert de la Portbarré, et surtout celles de Tomas Lehmann et Carlo Ebanista. Le directeur d'études a rendu compte d'une visite archéologique effectuée à Nole en novembre 2011.

En ouverture de chaque séance le directeur d'études a présenté quelques publications ou découvertes récentes dans le champ de l'histoire du christianisme tardoantique.

Le 2 décembre 2011 Raúl Villegas Marín, docteur de l'université de Barcelone en séjour post-doctoral à Paris, a présenté des recherches inédites sur « Fidèles sous la loi, fidèles sous la grâce : l'ecclésiologie de Jean Cassien ».

Le 16 mars 2012, Ariane Bodin, doctorante à l'université de Paris-Ouest, a donné un exposé intitulé « Quelques considérations sur le problème du logement des évêques durant l'Antiquité tardive ».

Le 6 avril 2012, Nathalie Requin, doctorante à l'EPHE, qui prépare une thèse sur les *Quaestiones evangeliorum* d'Augustin, a présenté une étude intitulée « Le *certum sacramentum* d'un même homme compté deux fois. Jéchonias figure du Christ dans l'exégèse augustinienne ».

Le 11 mai 2012, François Léger, docteur de l'université de Caen, a donné un exposé sur « Vénalité des offices ecclésiastiques et patrimoine de l'Église en Italie (v^e-vi^e s.) ».